

Quelques extraits de lettres écrites ou reçues par des poilus

Dimanche 2 aout 1914. Premier jour de la mobilisation générale. Hier matin, j'ai pris la résolution d'agir en Français !... Toute la soirée, des mères, des femmes sont venues à la grille. Les malheureuses ! Beaucoup pleuraient, mais beaucoup étaient fortes. Maman sera forte, ma petite maman chérie, qui est bien française, elle aussi !

Maurice Maréchal

1914. À deux heures et demie, un aéroplane allemand survole nos positions. Nous étions repérés et vingt minutes après, le premier obus éclatait à six pas de moi. J'ai été soulevé, projeté à cinq mètres, tout le corps anéanti.... Ah ! Mon ami, que c'est laid la guerre moderne.

Jean de Pierrefeu

1914. Mon cher ami, Gustave dort, je t'assure qu'il ne t'oublie pas. Avant de se mettre au lit, il est venu avec moi faire téter le veau. Quand nous étions dehors, il a dit : « Il fait froid. Mon pauvre papa, lui, est dehors. »

Blanche

1914. J'ai le cafard. Voilà six mois que ça dure, six mois, une demi-année qu'on traîne entre la vie et la mort, cette misérable existence qui n'a plus rien d'humain ; six mois sans espoir. Pourquoi tout ce massacre ?

Etienne Tanty

1914. Tu me dis de t'écrire souvent, cher ami, tu sais bien que je suis toujours avec toi et ne t'oublie même pas une seconde. »

Blanche

1914. « Allez là ! » Et nous y allons. On nous ordonne : « Attaquez ! » Et nous attaquons.

Carnet de Maurice Genevoix

1914. Mon cher bien aimé, nous sommes maintenant en pleine moisson, nos blés ne sont pas très bons, aussi, les avoines ont l'air épatantes.

Blanche

Novembre 1914. Tu ne peux pas croire le plaisir que cela fait quand on reçoit un colis, on est comme de grands enfants ici. Un rien te contente comme un rien t'attriste. Tu vois tous ces pères de famille attendre s'il y a une lettre ou un colis pour eux.

Un poilu

1915. Je crois que ton fils fera un maître d'école, il apprend à écrire tout seul et il se charge sans modèle car il veut t'écrire seul.

Ta femme, Blanche

1915. Voilà près d'un mois que je ne me suis ni déshabillé, ni déchaussé ; je me suis lavé deux fois : dans une fontaine et dans un ruisseau... On dort sur les chemins, dans les taillis, dans les tranchées, dans les arbres, dans la boue. On dort même sous la fusillade. Le silence seul réveille.

André Fribourg

1915. Aujourd'hui, on a été forcé d'abandonner la charrue, c'était trop gelé. Hier, on avait encore pu labourer.

Blanche

14 février 1915. Cher ami, quand nous sommes arrivés par ici au mois de novembre, cette plaine était alors magnifique avec ses champs à perte de vue, pleins de betteraves, parsemés de riches fermes et jalonnés de meules de blé. Maintenant c'est le pays de la mort, tous ces champs sont bouleversés, piétinés, les fermes sont brûlées ou en ruine.

Michel TAUPIAC - Brigadier 58e régiment

29 septembre 1915. Ma chère Louissette, nous sommes coiffés du nouveau casque en acier ; c'est lourd et incommode, mais cela donne une sérieuse protection contre les éclats de fusants et contre les ricochets. Nous avons aussi tout un attirail contre les gaz asphyxiants.

Jean Déléage

Mars 1916. Quoi donc te raconter encore mon cher Auguste. Tu sais aussi bien que moi ce qui se passe au front sinon que 1000 hommes sont tombés à Verdun et la fin.., quand donc ?

Blanche

Octobre 1917. Ma chère Louise, j'ai quitté les tranchées hier au soir, maintenant je suis au chaud et au sec à l'hôpital, j'ai à peu près ce qu'il faut pour manger. Hier, vers 19 heures, on a reçu l'ordre de lancer une offensive sur la tranchée ennemie à un peu plus d'un kilomètre. Pour arriver là-bas, c'est le parcours du combattant, il faut éviter les obus, les balles allemandes et les barbelés...

Arthur Berger

Décembre 1917. Les gamins ne sont pas heureux maintenant, il n'y a pas beaucoup de sucreries. A Noël, ils ont eu quand même une pomme et une orange que l'oncle Auguste a apportées.

9 septembre 1918. Mon Hélène chérie, après quatre ans d'angoisse, mêlée d'espérance, tu vois enfin apparaître les signes avant coureurs de la félicité que tu as si bien méritée.

Et là-bas, à quelque mille mètres devant moi, sur ce chemin où passent peu de dames au milieu de la fumée des obus, se dessine l'aurore de la victoire. L'épreuve a été longue mais nous en voyons la fin, sois heureuse, mon Hélène aimée.

Riquet

11 Novembre 1918 ,11 heures du matin, 11ème compagnie.

Ma chère bien-aimée pour la vie, tout est fini ; la paix est signée, on ne tue plus, le clairon sonne le cessez le feu. Je suis à Omont dans les Ardennes. Je pars à l'instant pour la frontière. Ne t'en fais plus. Je suis maintenant hors de danger. Ne peux écrire plus longuement aujourd'hui.

Meilleure douce caresse à vous tous. A toi, bon baiser et à bientôt.

Marius